

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. V.

Montréal (Bas-Canada), 5 Janvier 1863.

No. 1.

SOMMAIRE.—La nouvelle année.—L'Institut Canadien-Français.—Lecture: Considérations philosophiques et pratiques sur le travail, par J. Royal.—Feuilleton.—Correspondance.—Musique: Brigadier, vous avez raison! de Gustave Nadaud.—Deux yeux sans pareils.

Montréal, 5 Janvier 1863.

Cette livraison est la première du Ve volume de *L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial*; elle portera à nos abonnés nos meilleurs souhaits de nouvel an et l'assurance que notre recueil de littérature canadienne sera encore plus complet qu'au passé, s'il est possible.

Nous annoncerons en même temps que le prix de l'abonnement, à cause de circonstances spéciales, est réduit d'un écu et sera doréna-

vant de deux piastres au lieu de deux piastres et demie.

Destiné particulièrement à publier les essais littéraires qui se donnent en lecture dans les divers Instituts de Montréal, *L'Echo* a un autre but qui est de fournir à toutes les familles un journal de saine littérature que tout le monde puisse ouvrir sans dangers et qui soit intéressant, agréable pour chaque lecteur. Ce n'est pas une petite tâche; mais le nombre de nos abonnés a prouvé que notre projet avait porté juste. Nous continuerons donc ce que nous avons fait jusqu'ici, en essayant de nous améliorer de plus en plus.

Les lectures que nous publierons cet hiver

seront beaucoup plus nombreuses que l'an dernier, et révéleront au public canadien de nouveaux talents et de nouvelles espérances. Nous tâcherons de faire précéder ces travaux de la jeunesse sérieuse d'une analyse et de quelques mois de critique où nous serons, autant que possible, l'expression de l'auditoire qui les a entendus et applaudis.

Après les *Deux Pigeons*, nous commencerons à publier un feuilleton plein d'intérêt et de scènes émouvantes.

La partie musicale de l'*Echo* n'a peut être pas attiré, de la part de nos lecteurs, toute l'attention qu'elle mérite. Cependant, parmi les 24 morceaux que nous avons publiés, il y en a plusieurs de composés ou d'harmonisés par des auteurs canadiens, et dont quelques uns sont réellement remarquables. Certaines de nos romances sont les meilleurs ouvrages de compositeurs et chansonniers populaires et jouissent d'une vogue justement méritée : c'est ainsi, par exemple, que nous avons fait connaître à nos abonnés le célèbre G. Nadaud, dont les romances, mélodies, etc. sont européennes.

Nous reproduisons aujourd'hui une des plus ravissantes ironies de ce spirituel artiste, *Pandore* ou *Brigadier, vous avez raison!* rendue tout à coup à une nouvelle actualité par le couplet suivant parodié par Lamartine :

Hier, un vaincu de Pharsale
M'offrit un dîner d'un écu :
Le vin est bleu, la nappe est sale :
Je n'ira! pas chez le vaincu.
Mais que la cousine d'Auguste
M'invite en sa riche maison,
J'accours, j'arrive à l'heure juste.
—Chansonnier, vous avez raison.

Voici ce qui aurait donné lieu à ce sanglant couplet :

M. Nadaud, devait dîner chez Lamartine. Dès le matin, il s'excusa en alléguant qu'il venait d'être invité par la princesse Mathilde, cousine de l'Empereur Napoléon. Deux heures après, il recevait le couplet susdit adressé par le grand poète à son convive qui lui faisait faux bond.

Ce *vin bleu* des vers de Lamartine rappelle l'unique, mais obstiné calembourg que le roi Louis Philippe a commis, disent ses historiens, dans sa longue carrière. Toutes les fois que le nom de Lamartine était prononcé devant lui, il ne manquait pas de dire en riant :

—Oh! oui..... le *vain* de Màcon.

On remarquera que la basse de l'accompagnement est chiffrée; il est probable que c'est la première fois qu'il se publie quelque chose en ce genre en Canada. Si cet accompagnement avait pour effet d'engager nos jeunes musiciens à étudier l'harmonie !...

En terminant cette conversation intime avec nos lecteurs, qui prendra pour aujourd'hui la place de la *chronique de la quinzaine*, nous faisons des vœux pour que la paix se rétablisse aux États-Unis et que le papier devienne moins cher, pour que chacun de nos lecteurs rencontre durant l'année un succès universel, pour que chacune de nos lectrices ait l'accomplissement de ses légitimes désirs à Pâques, ou avant, si les désirs au lieu d'être simplement raisonnables sont pressants, pour que nos abonnés soient tous excessivement contents de l'*Echo*, lors même qu'il s'agira de payer leur abonnement et de le renouveler, enfin, pour que l'année prochaine, les propriétaires de l'*Echo* soient en état d'assurer, à titre de prime, à chacun de leurs abonnés qui aura payé ses arrérages, une rente viagère suffisante pour lui permettre de passer le reste de ses jours dans une douce et grasse oisiveté.

Que pouvons nous souhaiter de plus ?

Le Cercle Littéraire, dont les soirées hebdomadaires sont occupées par la discussion et l'étude de questions d'économie politique, s'est ajourné du 20 décembre au second samedi de janvier, à cause des fêtes.

Le 18 décembre dernier, l'Institut Canadien Français a tenu une de ses séances ordinaires dans la grande salle publique; le public y avait été invité et s'était rendu avec beaucoup d'empressement. On remarquait surtout une très-nombreuse jeunesse. Le Président, M. Regnaud, dont le zèle pour l'Institut est aussi connu qu'apprécié, ouvrit la soirée par quelques paroles pieuses d'à-propos.

M. Paul Stevens, inscrit sur l'ordre du jour comme lecteur, fit part à l'auditoire d'un récit historique du plus émouvant intérêt, intitulé : *Le Combat du Long-Sault*. Nos lecteurs connaissent le talent de M. Stevens et le bonheur avec lequel il réussit dans ces esquisses nationales : il a fait comme à l'ordinaire. Nous

croions savoir que M. Stevens se propose de réunir sous peu ces récits en un volume ; c'est là une bonne idée qui sera comprise, nous l'espérons.

La discussion était conçue en ces termes : *Quels seraient les meilleurs moyens de prévenir l'encombrement des professions ?* L'un des buts de cette discussion, à part l'occasion qu'elle renfermait pour les discutants de s'exercer à l'improvisation devant un nombreux public, était d'appeler l'attention sur un aussi grave sujet. Et en ceci l'Institut a raison. C'est dans de pareilles réunions que l'opinion publique devrait toujours commencer à se former, surtout lorsqu'il s'agit de matières d'économie publique et de questions purement nationales.

Attendre des jeunes hommes qui s'inscrivent dans ces circonstances comme discutants, des vues profondes, des calculs savants, de laborieuses recherches, serait donc s'abuser étrangement. Tout ce que l'auditeur doit désirer de l'orateur, c'est un essai d'éloquence, un plan de discours bien arrêté, des idées claires et générales plutôt que neuves, quelques passages étudiés plutôt que des mouvements hasardés d'une éloquence souvent imprudente ou filandreuse. A ce point de vue, nos instituts littéraires doivent être et sont essentiellement des écoles et non des théâtres d'éloquence.

Voici l'analyse succincte des divers discours prononcés par les discutants de la séance ; nous l'empruntons à l'*Ordre* :

" Appelé à prendre la parole le premier, M. Royal pose les bases de la discussion avec une grande lucidité. Il assigne aux professions libérales le rôle social que remplissait autrefois la noblesse dans les Monarchies. Comme toutes les autres classes de la société, elles renferment à côté des germes de vie, un principe de ruine. Ce principe de ruine, c'est l'encombrement. Les meilleurs moyens de prévenir cet encombrement sont :

" 1^o De mettre un terme à la multiplicité des maisons d'enseignement classique, des petits collèges. On met la haute éducation à la portée de tous. La conséquence est l'abaissement du niveau des études et de jeter tous les ans dans les professions des médiocrités pleines de suffisance.

" 2^o De rendre très-sévères les examens imposés aux aspirants. Ce remède suppléerait au manque d'unité et d'émulation dans le haut enseignement. Si tous les collèges se ralliaient à l'Université Laval, et qu'on exigeât, par une loi, des degrés de l'aspirant, on atteindrait le même résultat. Les hautes études se trouveraient alors dans des conditions plus avantageuses ; et au lieu d'enseigner mal le latin, une foule de maisons d'éducation s'efforceraient de bien enseigner le français, et chacune aurait sa spécialité agricole, commerciale, industrielle...

etc... Ce sont les médiocrités qui encombrement toutes les professions ; le haut niveau des études et les écoles spéciales tendraient à les faire disparaître.

" 3^o De créer de nouvelles carrières à la jeunesse instruite. Les Canadiens sont aptes à tout, à l'industrie, aux finances, au commerce, à l'art militaire, à la marine, au génie civil, aux arts mécaniques, aux beaux-arts. L'avenir du Bas-Canada comme de tous les pays septentrionaux est surtout dans l'industrie, etc., etc.

" M. Achille Belle succéda à M. Royal, et résuma à peu près comme suit les moyens de prévenir l'encombrement des professions : Empêcher le développement trop rapide des professions ; établir une relation entre ce développement de l'instruction supérieure et les besoins de la société ; prévenir la disproportion entre les moyens et les besoins ; ériger les principaux collèges en collèges universitaires sous le contrôle d'une Université Provinciale dont le conseil serait composé des Recteurs ou Supérieurs des collèges universitaires ; supprimer toute allocation pour fins d'instruction supérieure ;

" Rendre l'abord des professions beaucoup plus difficiles ; exiger un cours complet d'études, des degrés ; faire subir des examens très-sévères ;

" Classer les professions : diviser par exemple la profession d'avocat en deux professions, celle d'avocat et celle d'avoué, en limitant le nombre des avoués ; diviser la profession de médecin en trois, celle de chirurgien, de médecin et de pharmacien, en limitant le nombre des pharmaciens ; limiter le nombre des notaires ;

" Déverser le trop plein des professions dans la carrière administrative en exigeant pour cette carrière de fortes qualifications, cours complet et degrés, suivant l'importance de la charge ;

" Encourager l'agriculture et les autres branches utiles qui ont besoin de développement."

Le débat s'était maintenu jusque là dans les limites de la discussion ; M. J. C. Robillard l'en fit sortir par une digression qui fut très-applaudie. Ce monsieur s'attacha à faire ressortir le rôle du commerce et rendit hommage à l'industrie de ses compatriotes et à leur rare aptitude en ce genre : il s'est ensuite attaqué à l'anglomanie, dont il a stigmatisé les déplorable résultats dans les carrières commerciales et industrielles, avec beaucoup de verve et d'effet.

La discussion fut reprise par M. Alphonse Desjardins et traitée par lui sous un nouveau point de vue. L'idée de ce monsieur, aussi neuve qu'originale, aurait gagné à être plus développée.

M. Perrault, de la *Revue Agricole*, se leva alors pour réfuter certaines propositions exprimées par M. Royal, allant à dire que l'avenir du Bas-Canada était pour le moins autant dans l'industrie que dans l'agriculture. M. Perrault fut très-chaleureux en parlant d'agriculture ; mais comme tous les hommes trop convaincus il fut un peu exclusif.

Après une réplique du premier orateur, la séance fut ajournée par M. le Président, qui remercia l'auditoire et l'invita pour la seconde séance, qui doit avoir lieu le troisième jeudi de janvier courant.

Réflexions philosophiques et pratiques sur le travail.

Essai lu devant l'Union-Catholique, le premier Dimanche de l'Avent, 30 novembre 1862, par J. ROYAL.

Messieurs,

L'activité est le caractère de notre époque : le mouvement est partout, dans les sciences, les arts, en haut et en bas de l'échelle sociale. Il semble que le monde, prévoyant sa fin prochaine, se dépêche de parcourir tous les degrés de tranquillité, de richesses, de guerre et de bouleversement.

La soif du bien-être, l'appétit du succès, l'ambition du pouvoir poussé les hommes dans toutes les directions ; on se coudoie, on se heurte sur toutes les voies sociales : on ne marche plus, on court ; on ne court plus, on se précipite. L'humanité s'agite comme si on l'avait mise dans un milieu raréfié, comme si une immense machine pneumatique allait de l'étouffer.

Rien n'a résisté à cette agitation. On a mis le couteau sur la gorge des savants qui ont poussé les sciences à un degré d'avancement prodigieux ; l'industrie s'est aussitôt emparée de leurs découvertes et a communiqué un élan énorme au commerce, à l'échange, aux relations internationales. Nulle entreprise n'a paru trop gigantesque ; nul obstacle n'a semblé assez formidable.

Les gouvernements eux-mêmes ont senti vaciller leur bases au milieu de cet entraînement universel ; les audacieux, pour qui la nature créée n'avait plus ni mystères, ni puissance, crurent que le monde spirituel devait de même céder à leur action. Ils ne surent pas distinguer entre le muable et l'immuable ; ils s'imaginèrent que les principes étaient susceptibles de progrès et qu'ils pourraient régenter l'ordre moral aussi bien que l'ordre physique. De là ces révolutions politiques qui ont remplacé de nos jours les conquêtes d'autrefois ; de là ce malaise social qui s'est emparé des plus vieilles nations et qui ont fait douter les faibles si le développement excessif de l'industrie n'avait pas lieu au détriment de la morale et des saines maximes politiques.

Que faut-il faire, Messieurs, pour démêler le vrai du faux dans ce mélange de tout, pour distinguer ce qui passe de ce qui est stable, pour s'attacher au progrès réel et ne pas confondre l'ordre matériel avec l'ordre immatériel ?

La réflexion, puis la réflexion, et encore la réflexion.

L'homme qui réfléchit fait de suite le partage du bien et du mal : il prend tous les faits, à mesure qu'ils se présentent ; il les soumet à l'analyse ; il les dépouille de l'homme ; il en recherche la cause, en calcule la portée, en prévoit les suites et sait en tirer un enseignement pratique et individuel, s'il n'a pas de mission publique, moral et politique, s'il est appelé à enseigner ses semblables.

Les savants ont baptisé ce procédé du nom de philosophie ; nous lui restituons son vrai caractère en l'appelant réflexion.

Or, Messieurs, si nous réfléchissons sur ce qui se passe sous nos yeux ; si nous examinons une petite heure cette activité fiévreuse qui emporte notre société moderne vers l'inconnu, qu'est-ce qui frappe l'attention ? Quel est le fait qui s'offre à nos regards ?

C'est la grande place qu'occupe le travail dans cette confusion violente du monde moral et du monde extérieur. Qu'est-ce donc que le travail, ce mystérieux agent de tout résultat, cet unique moyen de progrès, ce signe infailible de la vie ?

Adressons-nous à l'ouvrier : — c'est, nous répondra-t-il, la sueur qui ruisselle de mes membres fatigués lorsque je tords le fer et que je l'attache au sabot du cheval. Le laboureur nous dira : — le travail c'est la fatigue qui me rompt les os, c'est le poids du jour, c'est le pain donné à ma famille et gagné au prix d'efforts sans fin. — C'est l'insomnie, ce sont les déboires, c'est la misère, ce sont les veilles que je consume au service de la science ou de mes semblables, reprendra le savant.

Nous en avons déjà assez pour donner une définition générale du mot : le travail, dirons-nous à notre tour, est un devoir, et par conséquent une peine que Dieu a imposée à l'homme pour arriver à sa fin soit présente, soit future.

Ce qui distingue essentiellement le Tout-Puissant de sa créature, c'est que ses œuvres sont créées de rien, sans efforts, sans travail. Pour Dieu, la volonté et l'effet sont un : il est la cause suprême et résume en lui le principe, c'est-à-dire la matière éternelle de tout. L'homme, au contraire, pour agir, pour mettre sa volonté à effet, a besoin de deux agents : le premier la matière que le créateur lui a subordonnée et dont il l'a fait maître dans sa bonté infinie ; le second est le travail par lequel il fait subir à la matière la transformation voulue.

En créant l'homme, le Tout-Puissant l'a fait à son image, c'est-à-dire avec le pouvoir auguste de produire délibérément des effets, de poser volontairement des actes et des résultats : il l'a pour cela établi roi et souverain du monde créé ; il lui a soumis la matière inerte, aussi bien que les êtres animés mais privés de raison. Dans l'ordre intellectuel, il a manifesté d'une manière encore plus frappante le but de la création. Dieu n'a eu que sa gloire en vue en faisant l'homme : c'est pourquoi il lui a donné une âme faite pour le comprendre et l'adorer. Là se borne l'activité de l'esprit qui ne peut rien inventer et qui ne peut que voir de plus en plus clair, c'est-à-dire découvrir, admirer, adorer Dieu.

Si l'homme n'eût pas péché, la nature créée se serait pliée d'elle-même à ses volontés despotiques ; elle aurait reconnu sans peine et sans résistance dans l'homme la délégation du souverain Maître de tout. La terre n'aurait pas hésité à lui livrer ses secrets ; la nature physique, l'eau, l'air, le feu, les gaz auraient été sans mystères et sans dangers ; les forêts n'auraient pas recélé ses plus dangereux ennemis, ni les marais exhalé ces épouvantables maladies épidémiques qui désolent le monde depuis des siècles.

La Genèse nous représente Adam prenant possession de son domaine immense et se plaisant comme un mince propriétaire à donner à chaque détail de son royaume des noms qui leur conviennent et par lesquels il puisse les reconnaître. La propriété n'a pas d'autre origine, et elle est de droit divin.

Adam se révolte ; il s'enorgueillit ; il oublie Dieu, et

aussitôt sa condamnation est portée et le long et douloureux châtiment de l'humanité commence. Dieu ordonne pour ainsi dire à la matière de se révolter elle aussi contre l'homme, contre son souverain, de résister à son appel, de braver sa volonté, de lui cacher ses lois, ses mystères, ses ressources. Désormais, l'homme sera toujours le maître de la matière et de la brute, il est vrai, mais que d'efforts pour arriver à faire reconnaître son autorité, quel travail immense et séculaire pour étendre ce domaine que sa prévarication lui a fait presque perdre !

Cette pénitence était digne d'un Dieu souverainement bon et juste : l'homme, créature raisonnable, s'était soulevé contre son créateur, Dieu à son tour use de représailles et permet à la nature, être dépourvue de raison, de se montrer rebelle, hostile, pleine de périls pour le souverain qu'il lui a donné.

Le travail est donc né avec le péché dont il est la peine : — « Tu gagneras, dit Dieu à l'homme coupable, tu gagneras la nourriture de ton corps à la sueur de ton front. »

Apprendre est en même temps devenu pour l'homme une tâche non moins rude, un travail non moins pénible. Avant que les ténèbres du péché l'eussent plongé dans une ignorance profonde, l'esprit humain voyait la vérité sans effort ; — le monde métaphysique était un vaste champ ; une autre Eden dont l'âme du premier homme dut prendre possession avec des joies ineffables. La lumière divine était le soleil de cette autre création. D'un seul regard son intelligence s'élevait des dernières conséquences aux plus magnifiques problèmes de l'esthétique ; ou bien, par une analyse sublime, il embrassait sans efforts le vaste domaine des principes éternels, et s'en abreuvait avec des délices que nous ne pouvons pas comprendre.

Le dernier mot de ce monde idéal, livré comme le monde matériel par Dieu à l'homme avant son péché, était l'amour de son auteur et de sa source. Rien n'était alors plus naturel à l'homme d'aimer Dieu, de le contempler dans ses perfections infinies, de s'élever sans cesse dans ces régions sublimes de l'adoration, de se plonger de plus en plus dans le sein de la vérité éternelle.

L'orgueil de la créature contre son créateur a bouleversé cet ordre de choses ; les portes de la science se refermèrent sur l'âme humaine comme les portes du Paradis terrestre s'étaient refermées sur le couple désobéissant et maudit.

De quelque côté que se tourna le premier homme lorsqu'il réalisa la terrible réalité de son sort se fit jour, il n'aperçut que lutte, travail, labeur, souffrance, fatigue, maladie ; — la mort, cette première suite de sa faute, était écrit partout : il trembla.

Dieu dut lui faire entrevoir que tout n'était pas encore perdu, car, comment aurait-il pu envisager sans mourir la noirceur de son crime et les conséquences épouvantables qu'il allait avoir ?

Voilà donc l'homme condamné à gagner son pain à la sueur de son front ; il n'aura rien pour rien ; s'il veut vivre il lui faut livrer combat à la terre, à ses animaux. S'il veut nourrir son esprit, car l'homme ne vit pas seulement de pain, quels efforts ne doit-il pas faire pour recueillir ses idées, rechercher le principe des choses et agrandir le cercle de ses connaissances !

C'est ainsi, Messieurs, que l'histoire du travail eût son berceau à la porte du Paradis Terrestre.

Il y a donc dans le travail une grande idée d'expiation que nous ne devons jamais perdre de vue, en recherchant son origine et sa raison d'être. Ce caractère vous aidera à expliquer comment il se fait que la nature ayant été livrée à la possession de l'homme, celui-ci éprouve cependant tant de difficultés à se l'assujétir, à la transformer sous sa main, à exercer cet empire que Dieu lui a livré.

Est à dire que l'homme ne réussit pas à dompter la nature ? Au contraire, et c'est en ceci que j'aperçois dans le travail un second fait à observer sur lequel j'attire spécialement votre attention.

Dieu en faisant déchoir l'humanité coupable ne lui a enlevé aucune des prérogatives dont il lui avait plu de l'enrichir ; il l'a seulement condamné à reconquérir sans cesse ces sublimes prérogatives : l'homme est devenu semblable à ces royautes tombées qui s'en vont par le monde, inquiètes et désœuvrées, et que le souvenir des splendeurs passées force à ne se reposer nulle part, jusqu'à ce qu'un nouveau peuple les appelle à sa tête et leur rende en même temps un trône et la vie.

La lutte, le travail : telle fut donc désormais la condition de l'homme ; le triomphe, le résultat, l'œuvre, telle fut la part de l'humanité. Et chose singulière ! ces deux lignes résument tout ce que nous appelons progrès et qui n'est autre chose que la conquête lente, sûre, infaillible de tout ce que l'homme a perdu par le péché.

Le travail est le châtiment ; l'homme reprend son rôle de chef de la création dans le triomphe qui suit le travail : cette victoire définitive de l'homme sur la matière consacre la parole du Tout-Puissant dans le Paradis Terrestre. L'homme ne cessa en aucune manière d'être le roi de la nature ; mais, qu'il lui a fallu combattre pour reconquérir de son domaine perdu les choses qui font l'étonnement de notre âge. Parcourez les découvertes scientifiques opérées dans le monde depuis le déluge, et vous suivrez pas à pas l'envahissement lent, continu, obstiné de l'esprit sur la matière ; la possession de plus en plus complète de la nature créée. A lire l'histoire de l'humanité il devient évident que Dieu a condamné l'homme à rechercher et à ressaisir une à une les vérités qu'un crime originel avait obscurcies, et qu'une fois ce but atteint, une fois l'homme rentré en possession des principes immuables et éternels, dont le crime originel l'avait frustré, l'œuvre du monde sera consommée. Par la force de son intelligence, par son travail séculaire aidé puissamment des lumières de la Foi, l'humanité se sera alors comme rachetée elle-même de sa faute primitive.

Le travail ne renferme pas seulement une idée d'expiation, un fait de lutte constante ; sa compréhension embrasse encore un caractère de succès, une assurance de triomphe : car s'il n'en était pas ainsi la vie serait le plus lourd fardeau et le suicide serait un vertu.

En vertu de sa souveraineté, le travail de l'homme lui donne un résultat et c'est ce qui rend le châtiment plus acceptable.

Ces notions du travail n'ont pas toujours été bien comprises ; il y a eu des temps où loin d'accepter cette nécessité de la vie comme une expiation juste et méritée, comme une condition du progrès, on s'était accoutumé à la regarder comme un fardeau honteux, comme une obligation humiliante et indigne de l'homme. De là

à s'en décharger sur autrui, il n'y avait qu'un pas : il fut bientôt franchi et l'esclavage fut institué, en vertu du droit du plus fort.

L'esclavage, qui était la négation du travail, devait par son origine, par sa nature être également antipathique à la civilisation : c'est ce qui n'a pas manqué d'arriver. On n'a qu'à jeter la vue sur les anciens peuples qui l'ont pratiqué pour s'assurer qu'il a éterné leurs vertus et leur a apporté des germes puissants de ruine et de décadence.

La polygamie, le despotisme et le polythéisme y furent à divers degrés le fruit de l'oblitération de toute notion vraie du travail : il fallut qu'un Dieu s'incarnât pour réhabiliter ce grand devoir et l'élever à son vrai rang. Le christianisme lui donna la première place dans sa morale et le sanctifia dans ses saints qui le glorifièrent dans les monastères ; il créa un mot pour lui et *sacrifice* devint synonyme de *travail*. Il convenait que le grand œuvre de réformation embrassât dans son cercle immense le travail que depuis plusieurs siècles on regardait comme le partage des parias des sociétés et non comme une obligation commune. Aussi, c'est à partir de ce moment que l'esclavage et son hideux cortège de barbaries commence à perdre pied dans le monde, jusqu'à ce que, disparu du reste de la terre, il vint s'enraciner par une amère dérision dans un pays où l'on vante le plus la liberté et pour lequel il est aujourd'hui un principe de ruine et de dissolution.

Il me serait facile ici, MM. de pénétrer plus avant dans la question du travail libre et de travail servile qui se présente d'elle-même au bout de ma plume, d'esquisser en peu de mots les avantages économiques du premier sur le second : les conditions de celui-là et les dangers éternels de celui-ci ; je pourrais faire une digression sur le territoire voisin et rechercher dans l'esclavage les causes de la guerre fratricide que se livrent deux fractions d'un même peuple : l'heure me presse ; ce sera peut-être pour une autre fois.

Idée de châtement, idée de lutte, idée de succès : voilà Messieurs, pour me résumer, la triple et haute expression du travail ; en d'autres termes, loi et nécessité de notre nature viciée, le travail est en même temps une garantie d'ordre et de progrès. Les grands siècles de la civilisation furent des siècles de travail. — "C'est, dit M. Ozanam, le travail qui fait les époques glorieuses quand il y trouve l'inspiration, et quand elle n'y est pas, c'est encore lui qui fait les hommes utiles et les peuples estimables."

Si donc, Messieurs, il est bien établi que le travail est nécessaire non-seulement pour procurer la vie du corps, mais qu'il devient indispensable pour former l'intelligence, pour lui donner de la vigueur et pour remplir la mission que Dieu lui a confiée, nous en devons conclure à l'obligation stricte, absolue pour nous d'étudier, de travailler sans cesse.

Personne de vous ne méconnaît la place exceptionnelle que tient la nationalité canadienne sur le vaste continent de l'Amérique du Nord : les destinées de notre race sont sublimes si nous ne laissons pas endormir notre foi religieuse, si nous savons deviner et comprendre sur quel terrain la supériorité doit nous appartenir. Il n'y a que les travaux sérieux des jeunes générations de notre peuple qui peuvent préparer la conquête de cet ascendant pacifique que personne autour de nous ne songera à nous disputer. Une fois que

la supériorité intellectuelle nous sera acquise ; une fois que nos historiens, nos orateurs, nos philosophes, nos publicistes, nos savants, nos hommes d'état seront les premiers de ce continent ; une fois que le Bas-Canada sera ce qu'il doit être, la nation je ne dis pas la plus industrielle, je ne dis pas la plus commerçante, je ne dis pas la plus nombreuse, mais la nation civilisatrice, la France de ce continent, permettez-moi de vous dire Messieurs, que la prépondérance nous appartient. Le catholicisme a besoin d'un boulevard en Amérique ; jamais il ne s'est appuyé sur la force matérielle pour dominer, pour étendre sa douce influence ; toujours il a demandé le secours des nations les plus civilisées ; c'est dans leur sein qu'il a établi son centre d'action ; c'est à leur familles, c'est à leurs écoles qu'il a toujours demandé ses missionnaires, ses apôtres, ses docteurs, ses orateurs et ses écrivains : il me semble, Messieurs, que tel est le rôle destiné au Canada, rôle qu'il exerce déjà, en petit, il est vrai, mais qu'il exerce, on ne saurait le nier.

C'est à nous jeunes gens qu'il appartient de préparer les beaux jours de la patrie par des études consciencieuses, réfléchies, sérieuses et morales. Rien ne nous manque pour cela : nous avons des institutions qui n'ont pas un autre but ; des directeurs éclairés, savants autant que modestes, s'empressent de nous prodiguer les conseils et les éloges : — les livres ne nous font pas défaut, non plus que l'encouragement des premiers citoyens ; des tribunes d'exercice se dressent partout ; des auditoires accourent avec avidité accueillir et féliciter le jeune talent, lui fournir l'occasion de s'affirmer, de se tremper au feu de la publicité et de l'opinion. Nous serions coupables, — je dis plus, nous serions criminels de ne pas seconder ces efforts, de ne pas profiter de ces secours intelligents.

On aura beau dire, c'est le travail qui fait l'homme : le talent sans l'étude n'est rien s'il ne devient pas funeste ; — jetez les yeux sur la jeunesse qui sort tous les ans des collèges, après avoir terminé ses études, suivez ces jeunes lévites, ces jeunes avocats, ces jeunes hommes d'affaires. Les uns, après avoir brillé sur les bancs de l'école, sont allés s'éteindre obscurément derrière un comptoir, dans une mince étude d'avocat ou de médecin ; ou bien encore sont parvenus à se hisser misérablement à quelque emploi public en s'y croyant au faite des grandeurs et de la richesse : ceux là ont cru que le talent les dispensait du reste. Les autres ont compté leurs années par des succès et par des triomphes ; ils ont réussi, chose rare, à se frayer un chemin à travers l'encombrement des professions, et un beau jour on les verra appelés par le suffrage national à conduire les affaires de leur pays. Puis, on dira : — "Comme la fortune est capricieuse ; comme ses dons sont aveugles ! quelle heureuse étoile favorise un tel !"

On aura tort de parler ainsi. Le succès, Messieurs, est l'œuvre du talent un peu, du travail beaucoup, pour ne pas dire exclusivement. Une fois que cet homme dont vous envie la fortune ou la renommée est retiré chez lui : passez sous ses fenêtres, la nuit, alors que tout dort, que tout repose. Vous y verrez briller la lumière à travers les rideaux mal tirés. Si, curieux, vous voulez pénétrer le mystère de cette veille prolongée, hasardez un œil indiscret dans l'appartement : — qu'apercevez-vous à la lueur de la lampe ?

Le voilà sous votre regard ce citoyen illustre, ce sa-

vant que l'opinion acclame entre tous, ce financier, ce juriconsulte, cet orateur à la puissante renommée : il est dans sa bibliothèque ; il est assis à sa table de travail ; il est entouré de ses chers livres ; il médite avec ses auteurs ; il converse avec les anciens génies comme s'il leur avait donné rendez-vous à cette heure de la nuit : il s'inspire de leur expérience ; il cherche à leur dérober le secret de leur vastes conceptions ; il écrit, il prépare ses actes de la journée ; il réfléchit, entouré de l'expérience de 20 siècles, sur les événements de la veille, essaie de prévoir ceux du lendemain.

Son front s'illumine par instants ; sa plume dévore le papier ; puis il reprend son travail méditatif. Ne restez pas plus longtemps : car son labeur fatiguerait même votre curiosité.—Soyez sûr qu'il n'ira que bien tard après minuit demander au sommeil de réparer à la hâte ses forces qu'il ne consulte pas.

Dites-moi, le succès de cet homme vous surprendra-t-il encore ?

Les grandes renommées sont surtout le fruit du travail : tout dans ce monde appartient à ceux qui veulent et à ceux qui travaillent. Démocritès préparait ses immortelles harangues en se séquestrant de la société pendant des années et en se condamnant à un genre de vie que l'on dut alors traiter de folie. Ticho Brahé, célèbre astronome, s'était fait construire une colonne au sommet de laquelle se trouvait une table, une chaise et des instruments d'astronomie : il y montait par une échelle que son domestique avait l'ordre de retirer et de n'apporter qu'au bout de plusieurs jours. Il voulait ainsi étudier sans distraction et se forcer lui-même à travailler : car que faire au haut d'une pareille tour à moins de réfléchir ? Voulez-vous encore des exemples de travail et de gloire : lisez l'histoire d'Origène, l'homme aux entrailles d'airain ; lisez la vie de St. Augustin qui commença si tard, a dit un écrivain, et qui pourtant a vu toutes choses ; admirez St. Thomas, l'ange de l'école, qui mourut à 49 ans, léguant au monde le plus magnifique héritage de science et de philosophie qu'il soit donné à un homme de produire, et laissant dix-sept volumes in-folio. Puis, dans les temps plus rapprochés, c'est Bossuet s'endormant en lisant Homère et se levant à 2 heures du matin ; c'est l'illustre chancelier d'Aguesseau enseignant que le changement de travail est pour l'esprit une récréation suffisante ; c'est le prophétique génie de M. de Maistre cherchant dans la création de chefs-d'œuvre un soulagement aux ennuis de l'exil, un délassement aux mille soucis de la diplomatie ; ce sont tous les grands penseurs de notre époque qui considèrent n'avoir rien fait quand ils n'ont pu donner dans certaines circonstances que 7 à 8 heures par jour au travail, à l'étude, à la réflexion. Voici ce que nous lisons, il n'y a pas longtemps dans un *Courrier du Palais* d'un journal parisien, où l'on parlait de l'une des gloires du barreau français : —

« M. Dufaure a 64 ans, c'est un travailleur intrépide, un vrai bénédictin. Quand tout Paris sommeille, il se lève, il est 3 heures du matin, hiver comme été. Dans la mauvaise saison, il allume lui-même son feu et sa lampe : le voilà à l'œuvre lisant, corrigeant, analysant, compulsant les recueils de jurisprudence, étudiant les pièces à la loupe : il fait des notes détaillées ; il coud les feuillets les uns aux autres ; ce sont les jaloux de sa plaidoirie.

« Un jour un de ses confrères, qui demeure dans la

même maison que lui, dans l'appartement au-dessus du sien, l'invite à une soirée. Grand embarras de M. Dufaure qui avait accepté l'invitation pour sa famille, mais qui ne savait comment, en ce qui le concerne, répondre au désir de son confrère. Il ne voulait point déplaire à celui-ci, et d'un autre côté il lui était pénible de renoncer à ses chers travaux et à ses habitudes... Le soir du bal arrive : la soirée s'écoule : on ne voyait point apparaître l'illustre avocat. Enfin, à 3 heures, on annonce :—M. Dufaure ! Et ce nom fit la sensation qu'il produit toutes les fois qu'il est annoncé.

« M. Dufaure n'avait rien changé à ses habitudes. Seulement au lieu d'aller au bal suivant la méthode générale qui consiste à y aller avant de se coucher, M. Dufaure s'était mis au lit à son heure habituelle, s'était levé à son heure habituelle, avait mis sa toilette habituelle, car il est toujours en habit et en cravate noirs, et en se levant il avait été au bal.

« Il fit une tournée dans les salons : un quart d'heure après il était devant sa table de travail. Et les valse, les galops, les mazurkas continuaient leur train..... Cavaliers et danseuses prolongeaient encore le matin leur plaisirs. Quant à M. Dufaure il y avait longtemps qu'il oubliait le bal ; il était tout entier à son plaisir, à l'ivresse du travail ! »

Nous, Messieurs qui nous flattons de travailler, combien sommes-nous qui aimons ainsi l'étude jusqu'à l'ivresse ?

Non : nous ne comprenons pas assez tout ce qu'il y a de régénération, tout ce qu'il y a de salutaire, de fort, de vraiment grand dans le travail : et pourtant, il est devenu banal de s'écrier que c'est par le travail que l'on triomphe de tout.

Je vois, Messieurs, l'objection naître sur vos lèvres ; elle me vient à moi-même et nous nous disons :—« Tout cela est exact et vrai : mais avons-nous le temps ? »

Ah ! le temps : Messieurs, nous ne sommes pas sérieux quand nous jetons sur la faute du temps notre paresse, et notre apathie. Le temps c'est ce qui manque le moins : les exemples que je vous ai cités le prouvent ; pour ces grands génies, pour ces infatigables ouvriers de la pensée, la journée n'avait pas plus de 24 heures. Seulement, tout leur secret consistait à n'en pas perdre une minute. Ces 24 heures avaient leur emploi fixe ; tel moment pour les repas, tel autre pour les nécessités sociales, tel autre pour le sommeil : et pour ces choses le moins possible : puis tout le reste, c'est-à-dire de 12 à 16 heures, était consacré au travail.

Aujourd'hui, non-seulement on s'étonne du nombre des œuvres de ces héros de l'intelligence, mais beaucoup ne peuvent comprendre comment ils aient pu non-seulement penser mais écrire des ouvrages aussi volumineux. Il est évident Messieurs que nous avons dégénéré ; et surtout qu'en Canada, nous ne savons pas travailler !

On parle de littérature nationale : c'est là une noble pensée ; je considère que le seul moyen de la réaliser c'est de répandre autour de nous le goût du travail et de prêcher nous-mêmes d'exemple. Une littérature nationale est une mosaïque intellectuelle d'ouvrages bien pensés et bien écrits sur l'histoire indigène et étrangère, sur la philosophie, sur la morale, sur la religion, sur les sciences, sur la poésie, sur le droit, sur la jurisprudence, sur l'économie politique, sur les beaux-arts : à nous, Messieurs de nous partager les parties de ce patriotique édifice et de se mettre incontinent à l'œuvre. C'est une grave erreur de croire que le jeune homme

doive nécessairement se livrer à d'autres études qu'à celles de sa profession, que le travail du bureau doit être ou soit tout-à-fait étranger aux études du cabinet. Au contraire. — Comme le but de nos travaux est de nous rendre propres au rôle que la Providence nous appelle à jouer, il s'ensuit que c'est folie, de vouloir être tous des littérateurs ou des publicistes. Sans doute, il y a des connaissances générales qu'il n'est pas permis à un homme instruit d'ignorer, et nos lectures, nos assemblées, nos réunions, sont admirablement calculées pour atteindre ce but : mais, ce point accordé, je dis que chacun doit consulter son goût, ses aptitudes pour se livrer au genre de travail que lui paraît le mieux lui convenir. Que l'étudiant poursuive ses études au de là de ses heures de bureau ; les nuits de travail, Messieurs, sont des nuits pures, des nuits sans remords. Que les médecins approfondissent leur art ; que les hommes d'affaires s'occupent de statistique, d'économie sociale ; que les amateurs des muses donnent l'essor à leur imagination ; que les sérieux se livrent à la philosophie, que les futurs journalistes — Dieu veuille que le nombre en soit petit et qu'ils soient sans reproche ! — fassent des études générales et spéciales : que tous enfin Messieurs, nous ne donnions aux nécessités de la vie que juste ce que nous devons leur accorder ; et que l'excédant soit consacré au travail, à l'étude aux exercices de l'esprit et non au plaisir, à la pipe, à l'oisiveté ou à des choses pires encore.

Dieu a donné à tous les hommes deux espèces de capitaux au moyen desquels ils peuvent aspirer à tout et qui sont les deux principaux éléments de la richesse individuelle et sociale ; ces deux capitaux sont le travail et le temps. Ils sont illimités, inépuisables et appartiennent à tous dans une égale mesure. En vertu de son libre arbitre, chacun peut en profiter ou ne pas s'en occuper : là est le mérite ou le démérite, et pour parler le langage de notre époque, le succès ou la misère, le triomphe ou la défaite, la richesse ou la pauvreté, la dividende ou la perte.

Comme fils d'Adam nous sommes condamnés à porter la peine de sa faute ; acceptons cette destinée. Ayant comme tous en nos mains deux instruments de grandeur et de supériorité, gardons-nous de les laisser inactifs : nous avons même plus que les autres, puisque nous avons la jeunesse, puisque l'avenir nous appartient et nous promet de longs jours. Combien nous serions coupable de croupir dans l'apathie, de nous mettre prosaïquement à la suite de la foule inintelligente, de prendre le grand chemin sous prétexte qu'il est plus facile pour arriver au but. La patrie et la religion, Messieurs, attendent autre chose de nous.

(Traduit de l'Allemand)

Montréal, 10 Décembre 1862.

Monsieur le Rédacteur,

Je prends la liberté de vous décrire aussi brièvement que possible, une fête patronale que les circonstances ont rendu plus intéressante, et moins commune qu'elle n'est généralement une pareille fête ; elle m'offre aussi une occasion favorable de dire quelques mots des Allemands en général, et en particulier du Révérend P. N. Sorg, S. J., que j'ai vu poursuivant son œuvre de zélé missionnaire et de fidèle et vénérable curé. Le six dé-

cembre était la fête de St. Nicolas, et conséquemment la fête patronale du Révérend Nicolas Sorg, S. J., et il était impossible pour la société musicale qui porte le même nom, de laisser passer ce jour sans le célébrer d'une manière digne, et sans donner à son Révérend Pasteur, un témoignage de sincère reconnaissance. Le Président de la société, Mathias Jung, maître de musique, fit tout ce qui était possible, et n'oublia rien de ce qui pouvait contribuer à faire de la fête de St. Nicolas, un de ces jours agréables dont on se rappelle toujours.

La salle de la société avait été décorée avec autant d'élégance et de goût que le temps et les circonstances l'avaient permis. Les dames de la congrégation, qui peuvent et doivent toujours être présentes lorsqu'il s'agit d'une fête vraiment Allemande, avaient, par une exquise bienveillance, préparé une table de rafraichissements qui attirait tous les regards, et ne pouvait manquer d'exciter d'agréables désirs ; devant cette table étaient placés des sièges pour le Révérend N. Sorg, en l'honneur de qui la fête avait lieu, pour le Président, M. Jung et ses deux demoiselles dont une, la plus jeune, se faisait remarquer par une toilette du meilleur goût, et toute de blanc, ce qui convenait très-bien à cette circonstance.

Après l'office du soir qui a, jusqu'à présent, été célébré par les Allemands, dans l'Eglise des RR. PP. Jésuites qui ont toujours été très-obligeants pour les premiers, le Révérend N. Sorg se rendit suivant son habitude, à l'assemblée de la société musicale de St. Nicolas dont il est le président honoraire. Il n'avait pas la moindre idée des préparatifs qui avaient été faits ; peut-être même s'était-il étonné de ce que ses chers paroissiens Allemands (car il est aussi curé des Italiens) auraient pu l'oublier jusqu'à laisser passer la fête de son saint Patron sans lui donner même un signe d'affection ou un bon souhait (car la fête fut célébré un jour plus tard). Tout avait été préparé en secret, et le Révérend Père fut très-agréablement surpris, comme il nous l'a dit lui-même, en pénétrant dans la salle si bien décorée et qui présentait un si agréable coup-d'œil. M. Jung se leva et adressa quelques paroles à l'assemblée au sujet du mérite, au zèle et de l'amitié du Révérend Père, principalement pour les Allemands : " Car c'est lui, dit-il, qui a donné l'impulsion à l'esprit encore assoupi des Allemands de Montréal, et c'est grâce à ses travaux s'ils forment maintenant une congrégation capable de rivaliser avec toute autre par sa piété et ses bonnes dispositions, et cette société musicale de St. Nicolas lui doit surtout de grands remerciements, pour ses efforts persévérants qui ont fait la société telle qu'elle est aujourd'hui. C'est lui, continua le Président, qui a ramené tant de brebis égarées au bercail de l'Eglise catholique, et qui encore aujourd'hui, n'épargne ni labeurs ni sacrifices lorsqu'il s'agit du progrès de cette église, et combien aussi doivent maintenant le remercier de ses secours et de ses conseils toujours si bienveillants ? " Le Président à continua exalter ainsi les mérites du Révérend Père, pour tout le bien qu'il a fait, principalement parmi les Allemands qui lui offraient leurs sincères remerciements. Le Révérend Père écouta avec patience et avec humilité, tout ce qui était dit, et quoiqu'il voulut démontrer que ses mérites étaient inférieurs aux éloges qu'on voulait bien lui faire, tous ceux qui étaient présents connaissaient parfaitement que tous ces éloges

ne pourraient jamais égaler leur juste reconnaissance. Il dit que c'était une grande satisfaction pour lui de voir combien ses paroissiens Allemands lui étaient attachés, que cela seul était une récompense suffisante de tous ses travaux, que maintenant il se dévouerait avec encore plus d'abnégation au salut des âmes, et autant que possible, à tout ce qui pourrait être utile aux enfants de sa paroisse. Il parla avec beaucoup de sentiment, et chacun vit que c'était d'abondance de cœur; tous les yeux étaient fixés sur lui comme sur un père bienveillant et chéri. Le président M. Jung l'interrompit et lui offrit une tabatière d'argent avec cette inscription en langue Allemande: "Présentée au Révérend Nicolas Sorg par la société musicale de St. Nicolas, 6 Déc. 1862," le pria de continuer sa tâche qui le rendait si utile à la congrégation, et le pria d'accepter ce léger don comme une marque de l'amour et du respect que chacun a pour lui. Le Révérend Père se leva, remercia et dit: "J'en serai certainement un bon usage, si mes supérieurs me le permettent, car vous savez tous qu'un jésuite, un religieux ne peut rien recevoir sans la permission de ses supérieurs, ce qui est une bonne règle et dont je me trouve moi-même très-bien." Un autre membre de la société se leva ensuite, M. Auguste Kaiser, étudiant de Montréal, et entre'autres remarques qu'il fit, il rappela combien, plus qu'aucun autre, il était redevable au Révérend Père, puis que ce dernier avait, le premier, pris soin de la culture de son esprit, pendant qu'il était encore professeur, qu'il l'avait instruit et qu'il lui devait la faveur de pouvoir étudier. Il le remercia avec sincérité et lui fit les meilleurs souhaits possibles, au nom de toute l'assistance. Le Révérend Père se leva de nouveau, et dit qu'on avait tant parlé de reconnaissance et qu'on en avait donné tant d'exemples qu'il devait, avec la permission des assistants dire quelques mots sur ce qu'est la "reconnaissance" en elle-même. Alors il démontra quelle reconnaissance et comment la reconnaissance est un des principaux devoirs du chrétien, un devoir qui, toujours et partout, attire l'honneur et l'estime sur celui qui le pratique. Il dit que ce devoir que tous les hommes accomplissent envers un autre homme, est surtout un devoir que nous devons tous remplir envers Dieu qui est notre plus grand bienfaiteur. Comme exemple de reconnaissance, il mentionna les deux paroisses de Ste. Agathe et St. Boniface, d'où arrive M. Houer. Il dit que tous ceux pour qui il avait fait une mission lui témoignaient maintenant leur reconnaissance en disant tous les jours pour lui, un *pater* et un *ave*, et qu'il était heureux de savoir qu'il n'y avait pas seulement ses amis de Ste. Agathe et de St. Boniface qui pouvaient lui témoigner aussi leur reconnaissance, mais qu'elle éclatait aussi parmi ses enfants Allemands de Montréal. Il ne pouvait que ressentir, et ne pouvait pas exprimer la reconnaissance dont il était lui-même animé pour la société et pour tous, et il souhaita qu'il pût se rendre digne de leur amour dans l'avenir et qu'eux-mêmes lui témoignassent leur reconnaissance en observant fidèlement tous leur devoir de vrais chrétiens, que cela seul pourrait faire régner la paix, l'amour et la vertu parmi ses paroissiens, que cela seul pourrait permettre au pasteur et au troupeau d'unir leurs travaux en vue d'un progrès commun. Après cela il exprima sa joie de ce qu'il se trouvait parmi des compatriotes, plaisir qui existe au fond du cœur de tout véritable Allemand, et de

ce que, la congrégation Allemande n'était surpassée par aucune autre dans Montréal, et qu'elle s'était attiré le respect, non-seulement des catholiques et des protestants, mais de tout le monde, sans distinction de secte ou d'origine. Il dit qu'à la vérité, elle ne possédait pas encore une église à elle seule, mais qu'il espérait voir peu à peu un splendide édifice bâti en l'honneur de l'Être Suprême, gouverneur de toutes choses. Il dit que maintenant l'argent faisait défaut, mais que chacun contribuerait très-volontiers pour sa part, même des protestants, ce dont il était bien certain.

M. Kaiser et son frère chantèrent ensuite une chanson allemande, composée par le Révérend Père lui-même il y a une quinzaine d'années, puis M. le Président Jung proposa la santé du Père Sorg qui fut bue avec enthousiasme, et à laquelle le Révérend Père répondit. Le beau sexe avait aussi ses dignes représentants. Madame Holst, épouse de M. Holst, bibliothécaire de l'association, offrit dans une adresse très-bien conçue, un bouquet que le Rév. Père reçut avec reconnaissance et promit d'offrir à St. Nicolas le lendemain avec des prières pour toute la congrégation.

L'heure était arrivée pour le R. P. de partir, il s'éloigna au milieu des souhaits et des regrets de toute l'assemblée qui aurait désiré le retenir plus longtemps. Les membres du chœur restèrent pour attendre le retour du Président, M. Jung qui était allé accompagner le R. P. chez lui. On s'entretint pendant ce temps des preuves de zèle et de charité vraiment apostoliques que leur donnait le R. P. tous les jours et dans toutes les occasions.

On continua de causer après le retour du Président qui amusa tout le monde par son humeur enjouée et sa verve intarissable. Le professeur Jung, bien connu à Montréal pour ses talents de musicien, a fait beaucoup pour préparer les chœurs qui ont été chantés en cette circonstance: la jolie romance allemande intitulée "Ship cleaver through the waves" chantée par lui en italien fut une nouvelle preuve de son talent et des aptitudes des allemands en général pour la musique.

En terminant cette lettre déjà assez longue, je dois dire combien les allemands catholiques de Montréal ont raison de se réjouir de se voir régis par un directeur aussi éclairé que le P. Sorg, et de posséder un organiste comme M. Jung, professeur de musique au collège Ste. Marie. De plus, le chœur allemand qui se compose de ce qu'il y a de mieux dans la congrégation donne les plus belles espérances tant pour la musique sacrée que pour celle d'agrément.

La soirée se passa de la façon la plus agréable possible, et tous se séparèrent avec la ferme résolution de rester plus unis que jamais sous la direction du R. Père, et surtout d'un prêtre comme le R. P. Sorg.

Puisse le ciel accomplir les vœux de la congrégation qui désire depuis longtemps avoir son église particulière, donner de longues années de force et de santé au R. P. pour remplir ses devoirs apostoliques et accorder à tous les allemands catholiques le succès, la fraternité et l'union!

A. M. N. S.

FEUILLETON:

LES DEUX PIGEONS.

AUX PYRÉNÉES.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.

DEUXIÈME PARTIE.

VII.

Pierre rentra chez lui absorbé dans les émotions si vives qu'il venait d'éprouver.

Désormais il y avait pour lui deux mystères dans cette ville, à côté du but que son ambition était venue y poursuivre ; il retourna plusieurs fois à Saint-Roch, mais il ne rencontra plus la jeune fille qui ressemblait tant à sa cousine. Quant au nom du prédicateur, dont la voix lui avait fait une si vive impression, le sacristain, auquel il s'adressa, lui en dit un qui n'avait aucun rapport avec celui de Paul Etcheverry ; il est vrai qu'il y avait eu ce jour-là deux sermons à Saint-Roch, et que ce sacristain, vieillard d'un âge très-avancé, ne songeait qu'à celui auquel il avait assisté. Pierre, cependant, resta sous l'impression de la voix qu'il avait eue si bien reconnaître et de ces traits qui lui rappelaient ceux de sa cousine !

Cette espèce d'apparition de la famille, qui était tombée au milieu de sa vie parisienne, lui fit désirer plus vivement encore d'avoir une bonne nouvelle à donner dans la prochaine lettre qu'il écrirait à Manoel. Car il persistait à lui écrire, et il eût été fier de justifier par quelque beau succès cette fuite qu'on lui reprochait. Il sentait d'autant mieux la nécessité de se créer des relations nouvelles et de ne pas s'en tenir à M. Durand comme protecteur et conseiller.

C'est un vieux proverbe "que la jeunesse aime la jeunesse ;" or, depuis six semaines environ que Pierre occupait sa modeste chambrette, il avait souvent rencontré dans l'escalier de la maison meublée où il demeurait deux jeunes gens de vingt-deux à vingt-quatre ans, qui semblaient frères. Ils sortaient presque toujours ensemble, et ils habitaient le cinquième, un étage au-dessus de la chambre de Pierre. Ils l'avaient salué plus d'une fois, et Pierre, bien que toujours absorbé dans ses pensées, n'avait pas manqué de s'incliner devant eux avec une grâce que beaucoup de citadins, peut-être, n'auraient pas eue. Il y a, en effet, dans le Midi même, au milieu des retraites les plus cachées des campagnes, une grâce native que le Nord ignorera toujours.

A un certain accent qui ne peut guère tromper, Pierre avait deviné que ses voisins étaient du Midi. Or s'il y a des gens qui fassent vite connaissance, ce sont les méridionaux. Pierre, qui semblait toujours pressé, qu'il montât ou qu'il descendît, s'arrêta un jour sur le carré

du quatrième, au moment où les deux jeunes gens venaient à passer. "Bonjour, messieurs.—Eh ! il y a longtemps que nous nous rencontrons, dit le plus âgé ; mais vous êtes toujours si pressé !..." Pierre sourit : "Vous êtes du Midi, messieurs ? reprit-il.—Sans doute, et vous aussi ?—Je suis des environs de Bayonne.—Nous sommes de Nîmes ; mais, si loin de chez nous, nous sommes tous compatriotes. Venez donc nous voir, quand vous n'aurez rien à faire, car vous avez l'air d'être très-occupé.—Oui et non, je vous dirai cela. J'espère que nous ferons plus ample connaissance.—Nous l'espérons aussi, répondit le plus âgé des deux jeunes gens, auquel Pierre avait plu par son air de vivacité et de franchise. Voyez-vous, mon cher, entre jeunes gens on s'entend bien vite. Tenez, il n'y a qu'à se promener sur les boulevards, c'est extraordinaire le nombre de connaissances que l'on fait en un quart d'heure !—Et moi, qui ne connais presque personne à Paris ! Venez sur les boulevards, mon cher ! l'asphalte est sympathique !" Et Pierre, cédant à cette invitation improvisée avec la même facilité qu'elle lui était adressée, se laissa entraîner par ses nouveaux amis. On fut promptement au bas de l'escalier, et à peu près aussi vite sur les boulevards. A peine eut-on fait quelques pas du côté des Variétés, que l'un des deux jeunes gens, qui étaient frères, comme on peut le penser, s'écria : "Tiens ! voilà Albert ! Au fait, c'est son heure, reprit l'autre, n'est-ce pas le roi de l'asphalte, l'empereur des gandins ?"

Albert, comme on l'appelait familièrement sur les boulevards, à peu près de la Madeleine à la porte Saint-Martin, fut bien vite entouré d'un grand nombre de jeunes gens, la plupart ses cadets ; il pouvait avoir alors de trente-quatre à trente-cinq ans ; mais on lui en aurait donné de vingt-cinq à vingt-six, avec ses traits fins et délicats, ses cheveux blonds dorés, ses yeux bleus, sa physionomie presque féminine, si sa grande taille et la hardiesse de sa mine n'avaient mis sur toute sa personne une certaine empreinte de virilité.

Au moment où les nouveaux amis arrivaient près d'Albert : "Où irois-tu aujourd'hui, disait-il à ceux qui l'entouraient ; bah ! aux Variétés ; mais d'abord, allons déjeuner." Il était en ce moment à peu près quatre heures de l'après-midi. "Ah ! mon Dieu ! s'écria Pierre tout surpris.—Qu'est-ce que vous m'amenez là ? dit Albert aux deux jeunes gens, et d'où sort-il, ce garçon ?—Pardon, monsieur, répondit Pierre, mais...—Tu n'es pas de Paris, mon cher, et tu ne connais pas Albert, toi ; comment l'appelles-tu ?" Pierre avait deux noms de baptême, Pierre et Ludovic. En présence de tous ces jeunes gens, dont la mise était irréprochable et qui semblaient régner sur le boulevard, son nom de Pierre ne lui parut guère à la mode, un garçon de son petit hôtel le portait, et le nom de Ludovic, qui lui appartenait aussi, vint se placer naturellement sur ses

lèvres : "Ludovic, dit-il.—Bien, reprit Albert. Mon cher, tu n'es pas mal mis pour un provincial, je te donnerai mon tailleur et mon chapelier, auxquels je dois beaucoup, ça les fera attendre." Pierre eut peine à retenir une exclamation de surprise. Albert avait pris le bras du nouvel arrivé; l'étonnement de Pierre augmenta encore lorsqu'à une certaine distance des Variétés Albert l'entraîna au milieu du boulevard. "Mais, dit Pierre timidement, nous allons nous faire écraser?—Tu ne sais donc pas, reprit Albert, qu'il y a des Anglais des deux côtés?" Pierre apprit bientôt que, dans la langue des jeunes fous parmi lesquels il se trouvait, les Anglais signifiaient des créanciers. Il paraît que les Anglais étaient nombreux, car, jusqu'à la Madeleine, il fallut suivre cette voie périlleuse. "Un peu plus à droite, dit Albert, voilà un marchand de cannes auquel je dois quinze mille francs!—Quinze mille francs à un marchand de cannes!" répétait Pierre en lui-même. Et ils arrivèrent au café de la Madeleine, où la bande joyeuse entra, non sans faire beaucoup de bruit. Quand tout le monde fut assis :

—Qui paye? dit Albert. Ma foi, ce sera toi, mon cher, ajouta-t-il en regardant Pierre. Les provinciaux, ça paye toujours, c'est leur droit! et aujourd'hui c'est ta bienvenue. Je meurs de faim. Garçon! des volailles froides, de la galantine, je ne peux me passer de galantine; du pâté de foie gras, des asperges; nous commencerons par des potages. Ah! auparavant des huîtres! Vin de Châblis et vin de Champagne! Cela va sans dire. Nous verrons après."

Tout cela fut dit avec beaucoup de volubilité.

Le pauvre Pierre était stupéfait à la pensée de ce qu'il aurait à payer et de ce déjeuner commandé à ses frais par un autre. Il se souvenait de son premier hôtel, et calculait avec effroi la carte possible du café où Albert l'avait entraîné. Il payait sa bienvenue au milieu de ces fashionables, mais à quoi cela le mènerait-il? Cependant il prenait l'air le plus gai possible, quoiqu'il eût voulu être à cent lieues de tous ces étourdis, et surtout de leur chef et roi M. Albert: il cherchait les hommes d'affaires, il était tombé au milieu des hommes de plaisir, chose assez naturelle sur les boulevards.

M. Albert mangeait comme quatre, ce qui ne l'empêchait pas de parler comme dix.

—Tiens, Arthur, Édouard, Adolphe, criait-il, c'est Ludovic qui paye, une tranche de ce pâté... Et toi, Ernest, tu ne bois pas? Mange donc de ces huîtres d'Ostende. Excellentes, mon cher Ludovic! Et toi, Ludovic, est-ce que tu es triste de nous donner à déjeuner, Amphitryon? Allons donc!

Et il lui servit un énorme morceau de pâté de foie gras.

—Avec de la galantine, mon cher; il n'y a rien comme la galantine! Il faut partir d'un principe: la galantine

fait passer le pâté de foie gras... Il faut boire, Ludovic, diable; si tu ne bois pas, tu ne mangeras pas!... Mon cher, décidément, tu as besoin d'être formé, tu viendras ce soir aux Variétés!

Les compagnons d'Albert applaudirent à cette sage conclusion. Le déjeuner se prolongea pendant deux heures environ. On apporta la carte à Albert; il la passa en riant à Pierre.

—C'est pour rien, dit-il; nous ne retournerons plus à ce café; au café Anglais, à la bonne heure! mais j'y dois tant! Allons, paye, dit-il à Pierre, et allons-nous-en. Il nous faut des gants. Où achètes-tu les tiens, Ludovic? Il n'y a de gants que rue de la Paix, je t'y mène, mon cher; allons, tu t'es exécuté: cent vingt francs, c'est vraiment pour rien!"

Dès qu'ils furent dans la rue de la Paix:

—Entrons chez madame Boivin, dit Albert. Une paire de gants pour ce jeune homme, ajouta-t-il en s'adressant à madame Boivin, il payera.

—Ah! monsieur payera?

—Sans doute, c'est un provincial.

—Combien? demanda Pierre.

—Est-ce que cela fait question? reprit Albert; une paire de gants ne peut coûter que quatre francs. C'est un prix fait comme pour les petits pâtés. Paye et ne fais d'observation. Maintenant, allons aux Variétés, c'est-à-dire au café, pour attendre l'heure de la première pièce.

On fut bientôt installé au café. C'était toujours Albert qui commandait et Pierre qui payait.

Garçon, huit demi-tasses, et n'oublie pas le bain de pieds! Arthur, un peu de kirsch? Pour moi, du rhum; de l'anisette pour monsieur, dit-il en montrant Pierre, de l'anisette pour commencer, c'est un débutant. Vous, messieurs, ce que vous voudrez, un punch? j'en prendrai aussi, c'est Ludovic qui paye!

Et il éclata de rire en voyant la moue que Pierre ne pouvait réussir à cacher.

—Mon cher, c'est toujours comme ça quand on vient à Paris; que diable, mon petit, ce sont tes frais d'éducation. D'où vient ce garçon? ajouta-t-il en s'adressant aux deux frères.

—De Bayonne.

—De Bayonne? Eh! bien, il sera comme Lafitte, il fera fortune à Paris, tandis que nous autres Parisiens nous nous ruinons...

C'était le premier mot de la conversation d'Albert qui plût à Pierre. Le nom de Jacques Lafitte était bien connu à Bayonne, et combien, dans cette ville, avaient déjà espéré s'enrichir comme leur célèbre compatriote en veuant à Paris!

Quand on fut devant le bureau de location des Variétés:

—Huit avant-scènes, dit Albert; mais, au moment

où le malheureux Pierre, qui portait une partie de son argent sur lui, allait encore payer, comme une victime résignée au sacrifice, Albert, qui tatoyait à peu près tous les auteurs de vaudevilles, et qui avait toujours beaucoup de billets à sa disposition, en montra huit, et, poussant Pierre devant lui, il s'élança sur les marches du théâtre, suivi par son entourage tapageur.

La pièce était commencée quand ils firent tous irruption, avec le bruit ou plutôt le vacarme ordinaire, dans les loges d'avant-scène.

— Silence ! criaient-ils du parterre, silence !

— Ernest, dit Albert, fais-leur un discours, tu sais ? le discours des bons Lyonnais.

Ernest était de l'âge d'Albert, et, depuis sa sortie du collège, il avait toujours été, comme on dit vulgairement, entre deux vins, où, si l'on aime mieux, entre deux punchs ; jamais on ne put l'accuser d'ivresse, mais il ne sortait jamais non plus de ce que l'on appelle, d'après un mot latin, l'*ébrété*. Il était toujours gai ; triste gaieté, qui lui interdisait toute occupation sérieuse, et qui lui faisait perdre son temps à la suite d'Albert, ruiner sa santé et désespérer sa famille.

« Voilà donc la jeunesse parisienne ! » se disait Pierre avec un étonnement toujours croissant, et ne sachant s'il devait se fâcher ou rire de tout ce qu'il voyait et entendait. Or, il faut dire qu'un prince faisant une tournée dans les provinces venait de prononcer à Lyon un discours officiel répété dans les journaux. Ernest, qui en avait conservé quelques lambeaux dans sa mémoire, les cousuit, c'est le mot, à des harangues grotesques, qu'on appelait ses *galimatias*, et qu'il débitait à tout propos. Pendant que le parterre, irrité du bruit que faisait la bande d'Albert, criait toujours : « Silence ! silence ! » Ernest s'avança sur le devant de la loge où il se trouvait avec ses camarades ; il fit très-gravement signe qu'il voulait parler, et il salua le parterre.

— Ecoutez ! écoutez ! s'écrièrent plusieurs spectateurs.

— Bons Lyonnais... dit Ernest.

— Silence ! silence !... Est-il fou ?

— Bons Lyonnais, reprit-il avec le même sang-froid apparent, je suis content de vos manufactures...

— A la porte ! à la porte !...

— Les arts font chaque jour chez vous de nouveaux progrès...

— Le commissaire ! le commissaire ! à la porte l'inso-

— Ludovic, continuait Ernest, - et les yeux se tournèrent vers le malheureux Pierre, qui rougissait tout honteux, — saluez les bons Lyonnais !

Et un jeune fou, placé derrière lui, le poussa de manière à le faire saluer.

Le rideau était levé, et les acteurs ne pouvaient continuer la pièce. Le commissaire de police arriva en ce

moment dans la loge des tapageurs. Ernest se jeta à son cou et l'embrassa.

— Monsieur ! dit le commissaire.

— Ah ! monsieur le commissaire, c'est aujourd'hui la fête de ce jeune homme, montrant Pierre.

— La Saint-François ? dit le commissaire, qui était bon homme, c'est la mienne aussi !

— Ah ! monsieur le commissaire, permettez-moi de vous embrasser encore.

— Bravo ! bravo ! » criaient-ils du parterre où l'on commençait à trouver la pièce des loges plus drôle que celle de la scène.

Et, se livrant à un attendrissement qui venait de ses nombreuses libations au café, Ernest se mit à pleurer en serrant le commissaire contre son cœur.

— Ce jeune homme vient de retrouver monsieur son père, c'est évident, dit un honnête bourgeois du parterre.

— Calmez-vous, jeune homme, calmez-vous, répondait le bon commissaire, tout attendri lui-même, à Ernest qui lui disait :

— Cher commissaire, je ne vous quitte plus !

Il fallut qu'Albert, qui trouvait la scène trop longue, vint au secours du commissaire et le débarrassât d'Ernest, qui s'endormit bientôt dans le coin de la loge, et la pièce put continuer.

Pierre cherchait à s'esquiver ; mais Albert lui barra le passage au moment où il mettait la main sur le verrou de la porte.

— Et où vas-tu, Ludovic ? Tiens, entends-tu ce calembour ? Tu ne sais peut-être pas ce que c'est qu'un calembour, malheureux ? Ah ! si tu avais vu Odry ! Et Adeline, qui ne pouvait parler sans en dire un ! Et Flore ! Quelles pertes les Variétés on faites !...

— Te souviens-tu, dit Ernest, qui venait de se réveiller, du jour où Jules Janin, dans un feuilleton a tué Flore ? Nous étions encore au collège, mais on a fait circuler l'article dans les classes : « Et toi aussi tu es morte, ma Flore, toi si gaie, pauvre Flore, viens, ma Flore ! Oui, c'est bien toi, ma Flore ; parle, ma Flore ; chante, ma Flore ; que je te voie, ma Flore, que je te pleure !... Mais, ma Flore, tu ne peux que nous faire rire, ma Flore ; rions donc, ma Flore !... » Charmant article, dit Ernest en soupirant ; Janin n'en fait plus d'aussi bons.

— Et Flore, qui n'était pas morte, dit Edouard, réclama avec accompagnement d'indignation et de fautes d'orthographe ; ce fut le plus plaisant de l'affaire.

— C'était peut-être une réclame, reprit Albert, et une bonne !

On jouait la dernière scène d'un vaudeville dont, grâce au bruit perpétuel qui se faisait dans la loge, Pierre n'avait pu entendre un seul mot.

— Sortons, dit Albert, ces acteurs font un tel bruit, qu'on ne peut s'entendre ; allons un peu respirer sur les

boulevards. Décidément, on s'ennuie aux Variétés, toujours les mêmes pièces ! Où souperons-nous ?"

Et, en sortant, il prit le bras de Pierre, qu'il était bien décidé à ne pas laisser échapper. On soupa comme on avait déjeuné, et Pierre eut encore à payer la carte.

Les deux frères, qui l'avaient amené au milieu de cette folle société de jeunes gens, auraient bien voulu lui épargner l'impôt auquel Albert le condamnait ; mais ce dernier n'entendait pas raison, et affirmait que c'était le devoir de tout nouveau venu. Pierre, toujours orgueilleux, ne voulait pas dire non, mais sa bourse se vidait avec une rapidité extraordinaire.

— Bonsoir, messieurs, dit-il en sortant du café Riche, où l'on venait de souper.

— Bonsoir ? reprit Albert, comment cela ? Est-ce que tu es fou, mon cher ? Mais, maintenant, on vient chez moi, où nous ferons du punch.

— Du punch ?

— Sans doute, nous allons faire un petit lansquenet. Tes heures ne sont pas encore réglées, mon cher ; on se couche à trois ou quatre heures du matin, parce qu'on se lève à quatre heures de l'après-midi, c'est la règle.

Et deux de ces jeunes fous, prenant Pierre sous le bras, le firent entrer dans la maison qu'Albert possédait encore près du boulevard des Italiens. Il était minuit ; Albert sonna à réveiller tous les locataires ; que n'ai-je mon cor de chasse ? dit-il ; je suis sûr que mon bonhomme de portier est endormi."

En ce moment, le portier tira le cordon.

— Bien, père Bernard, bien !

— Eh ! monsieur Albert, vous mettez les locataires en fuite !

— Tant mieux !

Et Albert chanta à gorge déployée des airs de vaudeville en montant l'escalier ; toute la bande hurla en chœur ce couplet alors bien connu :

Alfred, au malheur qui t'arrive,
Crois-moi, je saurai compatir,
Et, par l'amitié la plus vive,
Je tâcherai de l'adoucir,
Il tâchera de l'adoucir,
Nous tâcherons de l'adoucir.

— Les fous ! les fous ! grommelait tristement le bon père Bernard en rentrant dans sa loge. Ah ! si son pauvre père avait pu prévoir ce qui arrive, sans compter ce qui arrivera bientôt, car tant va la cruche à l'eau !...

Mais déjà le fils prodigue d'un père économe sonnait à la porte de l'appartement qu'il occupait dans la maison, récent héritage qu'il était en train de perdre.

— Ce petit groom ! ce petit drôle ; il dort toujours !... A minuit !... il faudra que je le chasse !

Et quelques coups de pied dans la porte réveillèrent en sursaut le malheureux groom, où plutôt l'extrait de groom qui s'était assoupi dans l'antichambre. Il se hâta d'ouvrir, et l'appartement fut envahi par la bande.

— Du punch, William !

— Il n'y a plus de rhum, monsieur !

— Du punch ! ou je t'assomme, coquin !

— Tous les épiceries sont fermés, monsieur.

— Demande de l'eau-de-vie au père Bernard ; il en a toujours ! Maintenant, les cartes !

William acheva de se réveiller, disposa la table de jeu, et bientôt le lansquenet commença.

— Tu vas voir, mon cher ! tu vas voir, dit Albert à Pierre ; il n'y a rien de charmant comme ce petit lansquenet ! Regarde, vois-tu ? Ernest est banquier ; eh bien, il a toujours la main heureuse, parce qu'il ne sait jamais ce qu'il fait. Écoute : valet, roi ; valet pour le public ; roi pour Ernest ! Ce sera roi ; j'en suis sûr.

Les deux frères, qui regrettaient fort d'avoir introduit Pierre dans la bande ou plutôt de l'avoir rencontrée, avaient soin de ne mettre que de petits enjeux ; mais Pierre, dès qu'il eut compris la trop simple combinaison du lansquenet et qu'il vit de l'or sur la table, sentit se remuer en lui cette convoitise du gain et de la richesse qu'il avait apportée avec lui dans la ville de toutes les convoitises.

— Dix, neuf, six, sept, continuait Ernest.

— Roi ! roi ! disait Albert, qui pariait pour Ernest. Ce sera roi ! Vous voulez mettre un enjeu, Ludovic ? Il n'est plus temps.

Ernest avait gagné et ramassait de l'or.

— Allons, c'est moi qui fais la banque, dit Albert.

— As de cœur et dame de trèfle ! Pour moi, la dame de trèfle ; pour vous l'as de cœur.

Pierre avait mis son enjeu, de l'or ; Pierre, qui jusqu'à ce jour n'avait jamais touché aux cartes et qui ne savait pas ce que c'était qu'un jeu de hasard !

— Huit, neuf, trois, deux ; cette dame de trèfle ne viendra pas !... Ah ! la voilà !" Pierre avait perdu. Il gagna, il perdit, il gagna et perdit encore, mais beaucoup plus qu'il n'avait gagné.

— À votre tour de faire la banque, Ludovic !" lui dit Albert. Et Pierre, assis devant cette table de jeu, éprouva toutes les émotions de l'homme pauvre qui veut tenir tête à de plus riches que lui. D'ailleurs, il ne pouvait s'empêcher de calculer en lui-même la dépense de la journée, et cette nouvelle brèche faite à la somme qu'il possédait en arrivant à Paris effrayait tout ce qu'il avait de bon sens, à côté d'un excessif orgueil. Le lansquenet l'entraînait cependant.

— Dame de cœur, dit-il, et roi de cœur !

Les enjeux augmentaient à mesure que le punch circulait ; il était plus de trois heures du matin, et tous les jeunes gens veillaient ; la passion du gain remplaçait en eux, pour le moment, tout autre passion.

— Il gagnera ! disait Ernest. Il ne gagneras pas ! disait Albert.

F. DE GRANET.

(La suite au prochain numéro.)

BRIGADIER, VOUS AVEZ RAISON.

Paroles et Musique de G. NADAUD.

BASSE CHIFFRÉE.

Deux gen - - dar - nies, un beau di - - man-che, che - vau-

chaint le long du sen - tier, L'un per - tait la sar - di - no blan - che,

L'au-tre le jau - ne bau-dri - er; Le pre-mier dit d'un ton so - no - re: Le temps est

beau pour la sai - son. (Rata-plan plan Rata-plan plan.) Bri - ga-

dier, ré-pon-dit Pan-do--re, Bri-ga-dier vous a-vez rai-son! Bri-ga-

dier, ré-pon-dit Pan-do-re, Bri-ga-dier, vous a-vez rai-son!

II

Ah! c'est un métier difficile,
Garantir la propriété,
Défendre les champs et la ville
Du vol et de l'iniquité.
Pourtant l'épouse que j'adore
Repose seule à la maison.
Brigadier, etc.

III

La gloire, c'est une couronne
Fait de rose et de laurier;
J'ai servi Vénus et Bellone:
Je suis époux et brigadier;
Mais je poursuis ce météore
Qui, vers Cholchos, guida Jason.
Brigadier, etc.

IV

Phébus au bout de sa carrière
Put encor les apercevoir;
Le brigadier, de sa voix fière,
Réveillait les échos du soir:
Vois, dit-il, le soleil qui dore
Ces verts côteaux, à l'horison.
Brigadier, etc.

V

Puis ils revèrent en silence;
On n'entendit plus que le pas
Des chevaux marchant en cadence;
Le brigadier ne parlait pas.
Mais quand parut la pâle aurore
On entendit un vague son:
Brigadier, répétait Pandore,
Vous avez raison.

DEUX YEUX SANS PAREILS.

Je chassais l'automne dernier, dans les montagnes du Tyrol, avec un jeune capitaine hongrois, dont la figure, remarquablement belle, offrait une particularité bizarre : il avait un œil noir et un œil bleu !

L'un vif, ardent, comme un œil d'Espagnol ; l'autre doux, rêveur, sympathique comme un œil d'Ecossois.

Je complimentais mon compagnon sur cette singularité qui donnait à sa physionomie un caractère si étrange et si piquant lorsqu'il m'interrompit tout à coup :

« Je vais vous conter dit-il, par quel hasard je suis venu au monde, comme Alexandre le Grand, avec un œil noir et un œil bleu :

« Mon père, qui passait à juste titre pour le plus bel homme de Prague, chassait un jour avec un ami d'enfance, très dévoué mais très myope cet ami dévoué lui envoya quelques grains de plomb des tinés à un lapin de garanne.

« Mon père eut un œil crevé !

« Désespéré, son pauvre camarade parlait de se tuer. Mon père lui ouvrit ses bras, le consola et lui fit jurer de ne jamais parler de cet accident à personne.

« Deux heures après il était à Prague et frappait à la porte de l'illustre docteur Mathias, qui posait dans l'orbite endommagé un superbe œil de verre.

« Ni plus grand, ni plus gros, ni plus noir que l'autre, c'était une merveille, un œil parfait auquel il ne manqua que la parole, je veux dire la vue.

« Plus tard, mon père devint éperduement amoureux de ma mère, qu'on avait surnommée, dans les salons de Prague : Alix aux doux yeux bleus.

« Ses galanteries eurent un plein succès : on répondit à ses soupirs, à ses œillades. Mon père était aimé : quel bonheur !...

« Mais quand vint le moment solennel de demander officiellement la blanche main d'Alix, il éprouva un embarras bien cruel.

« Un œil de verre, soupirait-il sans cesse, fût-il un chef-d'œuvre, doit faire bien mauvaise figure dans une corbeille de mariage.

« Alix ne s'attend guère à un diamant pareil. Elle m'enverra bien vite promener aux invalides de Prague ; un autre l'épousera et j'en mourrai certainement ! »

« D'un autre côté, cacher mon infirmité serait une indélégance dont je pourrais bien me repentir un jour. Que faire ? »

« Du matin au soir, mon pauvre père ne songeait qu'à son malheureux œil de verre, et la nuit, dans ses rêves, cet œil fragile maudit lui apparaissait tantôt railleur, tantôt sévère, ou terrible, toujours ouvert, toujours fixe, toujours implacable !...

« Mon père ému prit une résolution.

« Il courut chez le docteur Mathias, auquel il confia ses scrupules et ses tourments.

« En vérité, s'écria de sa voix la plus aigre l'illustre savant, je voudrais bien savoir ce qu'on peut reprocher à cet œil ? Serait-il moins beau que l'autre ? A-t-il moins d'éclat ? moins d'expression ? » Puis sortant vivement de sa poche une petite glace :

« Regardez moi ce blanc ! que dites-vous de cette prunelle ? Et le ton ! et la nuance ! En vérité, monsieur, il y a des gens bien exigeants !

« Sans doute, répondit mon père, mais... »

« Vous n'y voyez pas, interrompit brusquement le docteur enthousiaste de son œuvre, et qu'importe ?

« L'autre œil n'est-il pas excellent ? Dans trente ans, j'en suis sûr, vous lirez encore sans lunettes et vous tuerez les pinsons au vol. Mariez-vous donc, mariez-vous hardiment !

« Bien difficile et bien osée, ma foi, la femme qui ne trouverait pas de son goût cet œil merveilleux, le mieux réussi que j'aie jamais posé.

« Si j'en excepte toutefois, reprit le consciencieux docteur, mon chef-d'œuvre, un certain œil, bleu-faïence, dont j'embellis naguère le plus gracieux visage de la Hongrie ! »

« L'amour fait commettre bien des fautes.

« Mon père salua le docteur Mathias et épousa ma mère.

« Combien de fois le pauvre homme m'a raconté les trames horribles qu'il avait éprouvées durant les premiers jours de son mariage ! Comme il tremblait que l'œil postiche n'accomplît qu'après coup les évolutions trop rapides de l'œil bon ou qu'une mouche indiscrète vint se poser sur le verre insensible, à la grande stupefaction des assistants !

« Il ne lui arriva cependant aucune mésaventure de ce genre.

« L'œil du docteur Mathias se comporta toujours en œil docile, expérimenté et bien appris.

« Toujours d'accord avec son pendant naturel, il se remuait comme lui, avec une vivacité plein d'exactitude ou se baissait avec une lenteur irréprochable.

« Tout allait donc pour le mieux, lorsqu'un soir un courrier entra précipitamment chez mon père et lui fit remettre une lettre ;

« Un illustre personnage de Prague, oncle de ma mère et très sanguin, venait d'avoir une attaque. Plus de vingt personnes entouraient son lit et trois médecins avaient été appelés.

« Ce fut avec une grande émotion que mes parents s'élançèrent dans leurs chambres respectives pour s'habiller à la hâte.

« Ces deux chambres se trouvaient séparées par un vaste cabinet de toilette. Mon père venait d'y déposer sur l'angle d'une table son œil de verre, quand tout à coup il entend un petit bruit comme le frottement d'une robe ; il se retourne ; c'est sa femme qui s'éloigne d'un pas rapide et furtif. Il fait un bond, saisit l'œil dont il s'est si imprudemment séparé et l'installe d'une main tremblante à sa place habituelle.

« Il était temps !

« Ma mère, déjà prête, entra dans le cabinet. Mais aussitôt elleousse un grand cri auquel mon père répond par un cri semblable et tous les deux reculent épouvantés, consternés, muets, devant la glace où ils se voient chacun avec un œil noir et un œil bleu !...

« Hélas ! ma mère aussi était affligée d'un œil de verre, le chef-d'œuvre bleu-faïence du docteur Mathias. Posés sur la même table, les deux yeux postiches avaient été confondus.

« Ma mère, à laquelle cette double découverte causa trois évanouissements successifs, était enceinte.

« Deux mois après je venais au monde avec un œil noir et un œil bleu !!!

« Heureusement, continua le beau chasseur en visant un aigle qui vint tomber à nos pieds, heureusement qu'ils ne sont pas de verre ! »